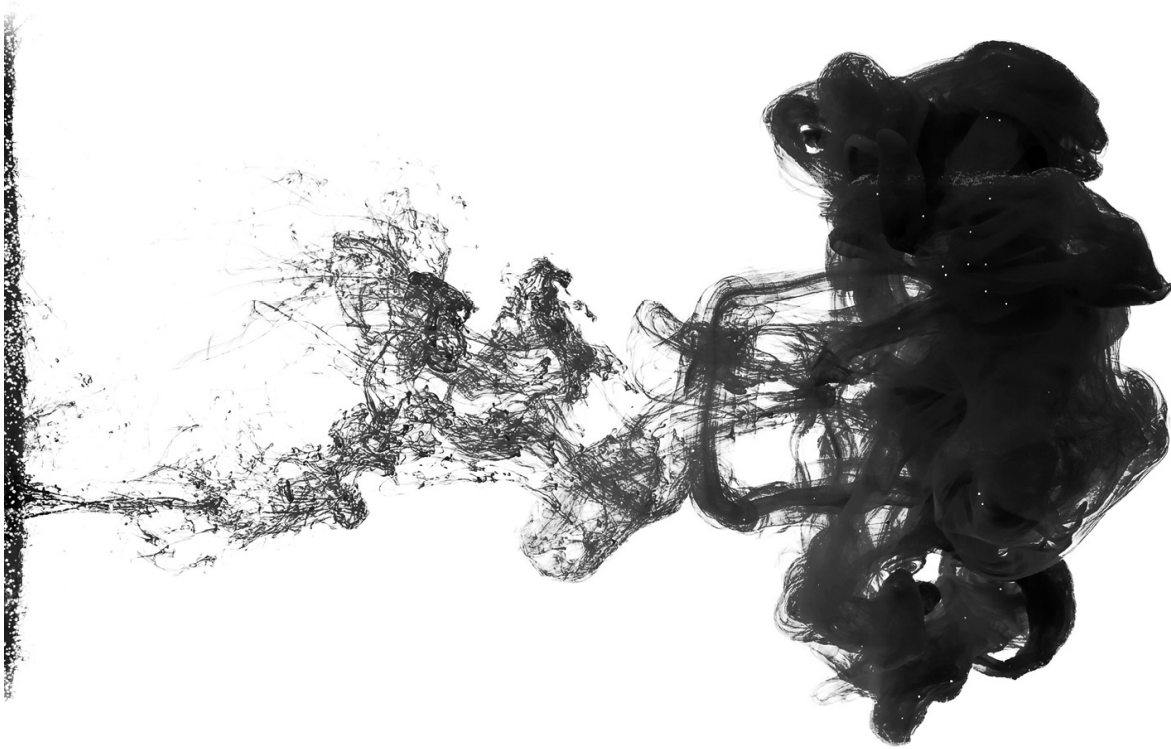


NATHALIE LECLEIR

Sans l'ombre d'un doute



Nathalie Lecleir

Sans l'ombre d'un doute

© Nathalie Lecleir, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1639-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un (où l'on découvre un héros faussement acrobate)

C'est en se réveillant un matin que Maxime aperçut une tache noire sur son épaule. Une tache noire, c'était bien cela. Informe, elle était discrète, sage, tout à fait silencieuse, et pourtant, elle lui sauta aux yeux. De toute évidence, l'instant était inhabituel : Maxime avait la peau claire et l'habitude de s'observer. Il plissa les yeux puis les ferma un instant, tiraillé entre l'illusion d'optique et le mauvais réveil. Cependant, la tache demeurait bel et bien dessinée dans le reflet gauche du miroir. Maxime fit la moue puis effleura son épaule. Il ne sentit rien, à peine une imperceptible chaleur. C'était comme s'il avait pu passer sa main entre sa peau et *cela*. Il jeta un peu d'eau froide sur son visage et secoua la tête. Rien n'y fit. Lentement, il entreprit de bouger l'épaule. Vinrent à lui en un instant le bruit sourd d'une articulation qui craqua mais aussi une désagréable et habituelle raideur dans la nuque, malheureux vestige d'une chute adolescente d'un canapé parental. Rien de plus. Maxime releva la tête et se regarda droit dans les yeux durant un long moment. Enfin, il sourit : il n'avait jamais souffert d'aucune prédisposition à l'hypocondrie. Il se rasa et enfila sa chemise, laquelle passa par-dessus l'épaule et recouvrit celle-ci sans rien remarquer. Il sourit encore, égal à lui-même. Il prit un petit déjeuner frugal et bio puis quitta son appartement sans une minute de retard. Il attrapa les clefs de sa voiture, éteignit la lumière et sortit.

Deux

(où l'on découvre un héros légèrement dyslexique)

Toute la Ville sentait l'hiver. Une pluie si silencieuse et fine qu'elle en devenait surnoise coulait le long des visages et des vêtements chauds. Les talons des hommes et des femmes, dans une absence égalitaire de genre, claquaient rapidement sur les trottoirs. Les roues des automobiles, dont les plus récentes arboraient fièrement des remises résultant de primes écologiques, flirtaient avec les rigoles pleines. La Ville tout entière décomptait les jours qui la séparaient encore de l'année nouvelle, quinze, pour être précis. Maxime avançait sans hâte, il avait à peine quelques rues à franchir. Il jetait de distraits coups d'œil autour de lui, sur les maisons, sur les autres, plutôt les femmes, sur quelques nouvelles affiches épinglées aux murs. Sa mallette pesait. Il ôta la main gauche de la poche de sa veste et y fit glisser la poignée de cuir. Au détour d'une rue, enfin, il s'arrêta. Il ouvrit la porte d'une maison moderne et entra. Auparavant, il essuya une petite tache sombre sur la plaque en plexiglas où figurait son nom.

Sous l'effet d'un interrupteur idoine, la lumière blanchâtre s'alluma et Maxime approcha son siège ergonomique.

— Ouvrez grand la bouche... Encore un peu... Voilà, ne bougez plus...

Il plissa les yeux et s'approcha encore.

— Voyons cela... Tout me semble pourtant parfait... Où avez-vous mal ? Ici ?

Il venait de poser l'extrémité recourbée de son instrument métallique sur une molaire. La jeune fille sursauta et acquiesça, dans un silence forcé.

— Pardon, s'excusa-t-il. Je ne vois pas bien... Cela doit être une carie probablement...

Quelques minutes de réflexion et une radio plus tard, le jeune praticien

confirma le diagnostic. Tranquillement, il entama l'intervention. Une vingtaine de minutes plus tard, la jeune fille s'assit en face de lui. Elle se détendait peu à peu mais il pouvait encore apercevoir ses mains crispées dissimulées en partie sous le bureau.

— Je vous remercie, dit-elle.

— Il n'y a pas de quoi, répondit-il. Dans une heure, vous ne sentirez plus rien. Si c'était le cas - une douleur sourde, tout au plus - n'hésitez pas à prendre un antidouleur.

Sur le coup de dix-neuf heures, le dernier patient sortit. Maxime descendit mettre de l'ordre dans la salle d'attente puis remonta aussitôt. Il ferma la porte de son cabinet d'un tour de clef, ôta sa chemise et se plaça devant son miroir : la tache se trouvait toujours là. Il ne ressentait aucun mal ni aucune gêne et pourtant la question ne l'avait pas quitté durant la journée. À force de l'observer, elle lui parut plus imposante encore. Il jeta un coup d'œil à la montre nouée autour de son poignet : il avait rendez-vous dans une heure avec un ami. Il inspecta minutieusement ses instruments, un par un, passa la main sur des compresses immaculées et déboucha quelques flacons. Une odeur aseptisée et saine en émana, qu'il apprécia. En un instant, anesthésié par les odeurs et ses pensées, il oublia son mal.

Maxime conduisait bien. À de maintes reprises, le compliment lui avait été adressé et lui-même se plaisait à le vérifier. Il maniait son véhicule d'une manière souple et élégante, une main négligente posée sur le volant et les jambes repliées. Les chansons douces d'une station de radio quelque peu désuète envahissaient souvent l'habitacle, rares étaient les secousses ou les hésitations qui venaient troubler le paysage. Récemment, il avait opté pour une automobile dont la boîte de vitesse était automatique. Malgré les clichés, il appréciait le confort offert par ce nouveau service. Maxime était un garçon pragmatique, et surtout peu coutumier des codes de séduction : il ne savait pas l'irrésistible pouvoir d'attraction que revêtait, pour de nombreuses jeunes filles, une main posée sur un levier de vitesses et actionnant celui-ci. Il s'arrêta à un feu rouge et son pied (nécessairement le droit) se détendit. Le soir était tombé. Quelques passants égarés se hâtaient encore, les autobus filaient au loin. À sa gauche, un

réverbère s'éveilla : les phares automatiques du véhicule s'allumèrent. Le silence régnait autour de lui. Le jeune homme goûtait avec une vive satisfaction à ces instants sereins. Il démarra et ses genoux vinrent heurter le bas du volant. Il avançait le long du boulevard sans se presser, aussi sûr du chemin à suivre que de sa ponctualité. Il fut à nouveau arrêté. Il aperçut un homme qui courait sur sa gauche. Un autre, derrière, semblait le poursuivre. Maxime les suivit des yeux distraitemment. Ils stoppèrent leur course quelques mètres plus loin, lorsqu'ils atteignirent une échelle appuyée contre un mur. Le premier des deux hommes y grimpa et se mit à s'agiter. Maxime, plus concentré à présent, plissa les yeux : l'homme ainsi perché frottait avec vigueur le papier d'une vieille affiche, une publicité oubliée par le temps. Au bas de l'échelle tombait une poussière sombre et fine, que le deuxième homme, muni d'une sacoche, tentait de récupérer. Maxime les voyait manifestement s'époumoner, des cris diffus envahissaient l'habitable mais il ne distinguait aucun mot. Des coups de sifflet et une sirène de police retentirent au loin. Les hommes sursautèrent. Maxime déplaça consciencieusement le pied droit vers l'accélérateur : le feu était déjà passé au vert.

Il parvint au restaurant branché à vingt heures précises. Au son de l'horloge de la cathédrale, il se félicita de sa ponctualité. Il ressentit alors une douleur aussi vive que furtive à l'épaule gauche. Il tourna la tête et, après un rapide coup d'œil, se détendit quelque peu : au travers du pull-over et de la chemise, rien ne transparaissait. Il tint encore la main sur son épaule quelques instants puis ouvrit la porte. Il rejoignit rapidement son ami, déjà installé à une table au fond de la salle. Il avait opté pour la banquette de moleskine faussement usée. En souriant, Maxime ôta veste et écharpe et posa celles-ci sur le dos de sa chaise. Ils ne s'étaient pas salués.

— Je suis content que tu aies pu te libérer..., dit son ami.

— J'ai un peu de temps, en ce moment, répondit Maxime.

— Toujours beaucoup de travail ?, demanda son ami.

— Oui, toujours, conclut Maxime.

Ils se turent. L'échange de banalités lors de retrouvailles constituait un code commun qu'ils avaient apprivoisé et qu'ils maîtrisaient aujourd'hui à la

perfection. Maxime s'appuya contre le dossier rouge de son siège. À la table voisine, un jeune homme écrivait. Ils devaient avoir sensiblement le même âge. Le jeune homme, de manière fébrile, remplissait un petit carnet bleu. Maxime l'observa et se demanda ce qu'il aurait bien pu écrire s'il avait possédé, lui aussi, un carnet à spirales. Il avait reçu un magnifique stylo, dans le temps, mais sa plume en or ne fréquentait guère les lignes blanches. « Votre ponctuation est trop sage et les prénoms de vos héros, bien ordinaires », lui avait-on souvent répété tout au long de son cursus scolaire. De plus, il avait une orthographe déplorable. Le jeune garçon écrivait toujours, indifférent à l'agitation qui régnait autour de lui. Maxime détourna la tête.

— Et tes recherches ?, demanda Maxime à son ami.

— Cela me plaît toujours autant, répondit ce dernier. Même si je dois avouer que je suis moins concentré, ces derniers temps. Avec tout ce qui se passe, évidemment...

— Parfois, j'aimerais être à ta place, dit Maxime rêveusement. Toutes ces heures, l'écriture... Moi, j'imagine, je...

Il se trouva interrompu par l'arrivée du serveur. Les deux hommes commandèrent rapidement, sans consulter la carte, en habitués des lieux. Le garçon s'éloigna et rejoignit le bar.

— Max, tu ne sais pas ce qui se passe, n'est-ce pas ?, demanda gravement son ami.

— Ce qui se passe ?, demanda Maxime.

— L'agitation dans la Ville, les hommes et les bruits qui courent, les titres des journaux..., ajouta son ami.

— Je n'ai rien vu, dit Maxime.

Il s'efforça de fouiller sa mémoire mais rien d'intrigant ne lui venait à l'esprit. Il passa en revue ses patients, sa voiture, ses habitudes, sa dernière conquête sans succès. Puis, naturellement, il en arriva à la tache. La tache... Son ami avait peut-être compris. Il avait toujours été subtil, bien plus que lui. Et son silence ne prouvait rien. En réalité, toute la Ville savait. Le serveur aussi, d'ailleurs. Tout à l'heure, Maxime l'avait clairement aperçu lorgnant sur son épaule, alors qu'il enregistrait la commande. Il serra les dents et son corps se raidit. Le haut du dos

le brûlait, à présent. Tout le monde avait remarqué, c'était évident, n'importe quel passant. Maxime passa la main sur son front et feignit le détachement autant que faire se pouvait.

— De quoi me parles-tu ?, demanda-t-il.

Le serveur revint et déposa une bouteille de vin rouge sur la table. Maxime détourna pudiquement les yeux et couvrit son épaule de la main droite. Son ami soupira.

— Je me doutais que tu ne serais au courant de rien... C'est pour cela que je voulais te voir, dit-il.

Il marqua une pause.

— L'heure est grave, Maxime, dit-il encore.

De sa serviette, il sortit un journal qu'il tendit à Maxime. Celui-ci prit peur : il s'agissait ainsi déjà d'une affaire publique. Il saisit les quelques feuillets et lut le titre de l'article, en caractères gras : « Une ombre au tableau : le fleuve s'est asséché ». Lentement, son corps se détendit. Il demeura cependant incrédule et interrogea son ami :

— Ils font référence au fleuve de la Ville ?

Son ami acquiesça avec solennité et dit :

— À l'origine, il ne s'agissait que d'un fait divers, quelques lignes à peine qui avaient élu domicile à la rubrique « Culture ». Quelques avertis seulement l'ont lu, aucune autorité n'en a eu connaissance.

Maxime l'écoutait attentivement en fronçant les sourcils.

— Le journaliste, l'auteur de cet article a disparu..., dit son ami.

— La censure ?, demanda Maxime.

Son ami fit tournoyer dans le verre le liquide carmin, en but une gorgée puis hocha rapidement de la tête en direction du serveur qui remplit les deux verres. Il attendit de se retrouver à nouveau en tête à tête avec Maxime.

— Que l'affaire soit tenue secrète nous inquiète beaucoup, les présages sont mauvais, dit-on. Nous avons mené l'enquête au Cercle et il semble que les faits

soient avérés. La Ville se vide de son encre, Maxime, dit-il.

Maxime se trouva soudain agacé par le ton alarmiste de son ami. On se serait cru dans une enquête policière : tout de suite, les poursuites, les suspicions et les grands mots. Il retroussa les manches de son pull-over et posa les mains sur la table. Son ami ne le quittait pas des yeux. Maxime s'empara du journal et lut l'article jusqu'au bout.

À ce stade, une explication s'imposait. Dans le fond de la Ville coulait un fleuve. Cette eau, tranquille et claire, descendait le long des montagnes et arrosait la métropole. Personne n'en connaissait la source. De nombreux chercheurs et archéologues émérites, disait-on, avaient déjà arpenté les chemins à la recherche d'une trace. Il ne se trouvait néanmoins ni un affluent pour fournir un indice, ni une brèche pour témoigner : ce liquide béni semblait provenir de nulle part. Certains évoquaient un miracle, d'autres ne juraient que par la haute technologie. Les langues se déliaient, les cœurs s'enflammaient au sujet de ce phénomène naturel qui, en définitive, l'était bien peu. Les peintres, les romanciers et les commerciaux s'étaient emparés de la chose, de sorte que le mythe coulait aussi bien que le fleuve. Pourtant, l'affaire ne s'arrêtait pas là. Non content d'être issu de parents inconnus, le fleuve étonnait au fil de son cours. En effet, le liquide qu'il produisait était de l'encre. Une encre toute particulière, d'un bleu plus extraordinaire encore. Tout au long des heures du jour et de la nuit, elle descendait doucement et emplissait le cœur de la Ville. L'encre était vive et bleue mais docile : il n'était nullement nécessaire de la jeter pour l'arrêter. Quiconque se penchait au bord du fleuve en ressortait les mains et les cartouches pleines. Elle possédait un parfum et une essence bien à elle. Très vite, la réputation de la Ville n'avait plus été à faire. Les appartements, les hôtels et même les garages étaient devenus très prisés. Le fleuve abreuvait la Ville entière, semblable au sang qui irrigue les veines. Les conséquences avaient été rapides et nettes : la Ville s'était transformée en un nid de grands écrivains, d'excellents journalistes et de philosophes inspirés. Les prix littéraires et les droits d'auteur tombaient nuit et jour sur les trottoirs. Les rues étaient encombrées d'écrits et d'yeux pour les lire. Cette encre possédait une propriété magique ou du moins créatrice : elle avait donné lieu aux plus belles lignes de l'histoire, *Les Belles Lettres* y avaient élu un nouveau domicile, les anthologies et autres ouvrages de référence ne pouvaient être conçus qu'au sein de cette matière. Et encore, la tâche était ardue car chaque texte était réussi. Le succès, inexplicable et